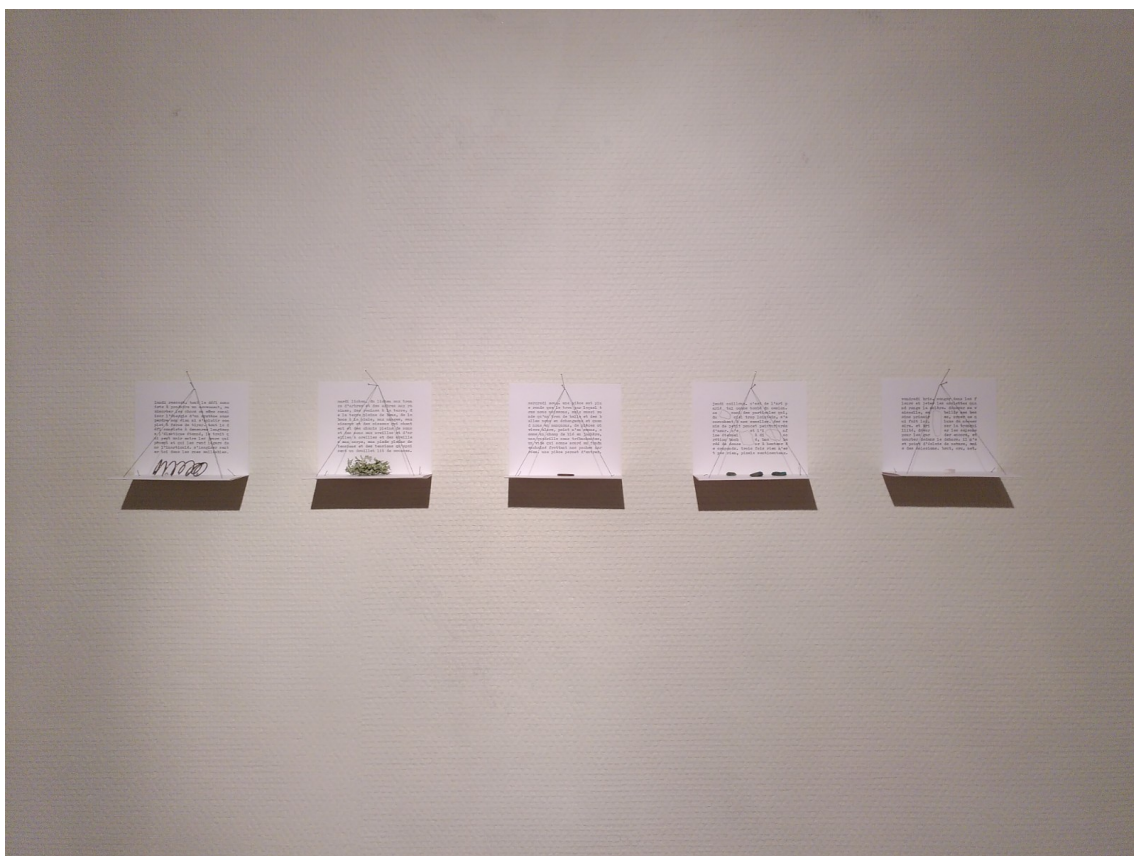


Gourmande  
Expériences de poésie en zone sensible



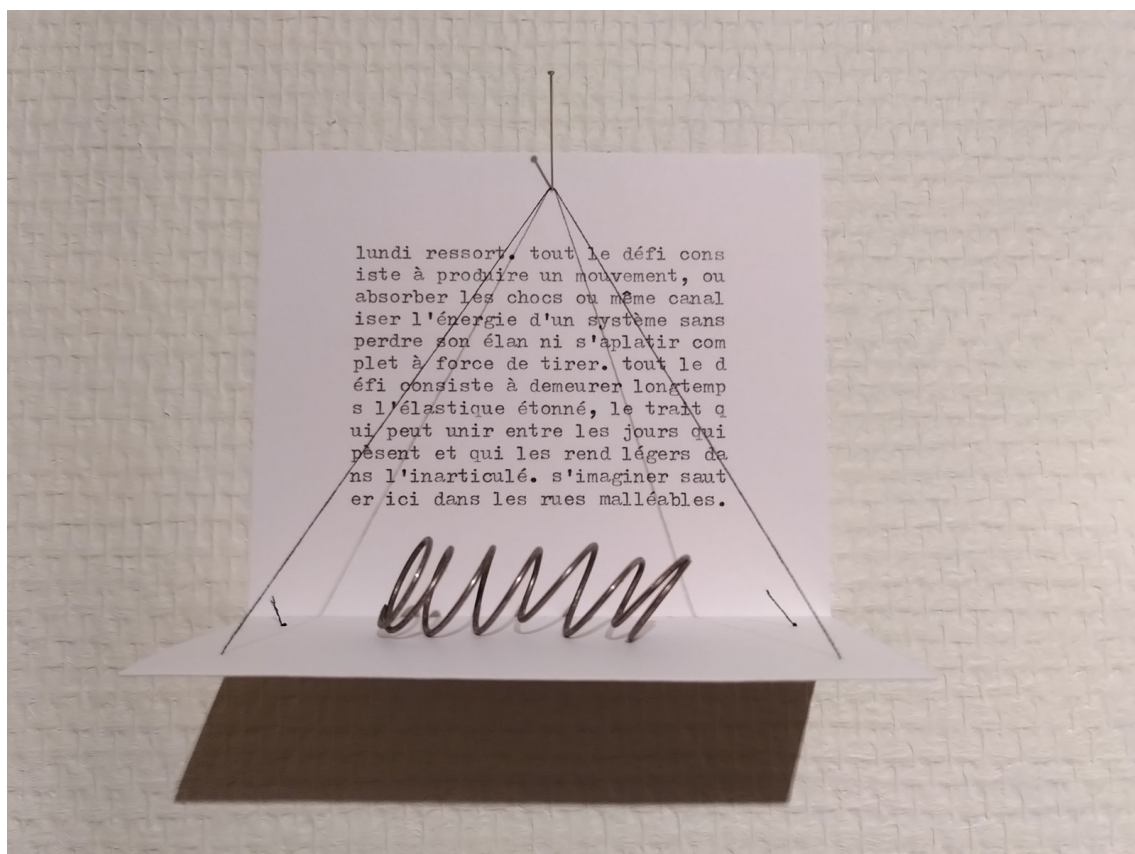
Coulounieix-Chamiers, 13-19 juillet 2020  
Marion Renaud

Au début de l'année 2020, j'ai été invitée par Jean-Léon à participer à l'aventure de la compagnie Ouïe/Dire sur la Cité Jacqueline-Auriol de Coulounieix-Chamiers (24), dans le cadre des résidences d'artistes « Vagabondage 932 » qu'ils organisent depuis déjà plus de trois ans. J'ai dit oui volontiers. Je ne savais pas vraiment ce que c'était mais ça avait l'air bien, l'air doux persévérant. Ça regroupait une série de formes collectives, entre autres des concerts de salon ou de jardin, des expositions éphémères ou permanentes au bar du quartier qui s'appelle Chez Nous, des fresques sur les bâtiments et un journal bien fourni qui en était à son troisième numéro et qui mélangeait portraits d'habitants, témoignages, bandes dessinées et créations d'enfants de là. Depuis l'appartement-pilote, le 932 du bâtiment C qui était voué à la destruction complète, ils résidaient vraiment et étoilaient autour. En gros, c'était un genre d'art en commun, au quotidien, hors des murs dédiés, qui s'inscrivait dans la durée et surtout en lien étroit avec les gens, des liens qui se développaient à partir de là et qui se poursuivaient, parfois maladroitement mais toujours très pro avec beaucoup de sincérité, de générosité et d'émotions. À Coulounieix-Chamiers, ce nom imprononçable, ce qu'ils mettaient en place, Jean-Léon et Marc, et qui continue encore à avoir lieu ici, c'est donc ça, la fabrication fine et attentive de relations choisies entre des humains, à la fois intimes et partagées, entre des humains et leur milieu de vie, à travers divers gestes esthétiques.

L'idée n'était pas d'arriver avec un projet clair à officier sans délai en vue de promouvoir ou de produire de la culture dans des espaces qui semblent en être privés, à destination d'icelles et ceux qui point n'y auraient accès. La Cité Jacqueline-Auriol est déjà un centre culturel, comme n'importe quel endroit qui plus ou moins grouille de monde. Il s'agissait donc plutôt de se mettre à l'écoute, de regarder, de causer, d'entrer en résonance et de faire le *job*, pour ainsi dire, aussi bien *in situ* (dans le contexte présent, concret, économique, politique et affectif) qu'*in medias res* (dans le flux des choses qui arrivent, en sautant dedans), donc de faire ce qu'on sait faire mais aussi ce qu'on ignore encore. On essaye, on donne, on reçoit, on peut même ne rien sortir qui vaille, on fait avec, pour et ensemble, du bricolage les uns avec les autres, dans l'émergence d'un commun. Ça m'allait. Ma pratique de l'écriture en direct, à la machine à écrire et dans la rue, pour offrir des poèmes aux curieux, discuter avec qui s'arrête, le balayeur, l'attaché parlementaire, l'archéologue rock-and-roll, le gamin qui n'aime pas l'école, le vendeur de chaussures, la voisine de mon bureau de passage qui repasse m'apporter des fraises, oui ça marche, on ne sait pas exactement où on va et c'est une bonne raison pour se lancer. J'ai donc traversé la France en train vers une boucle de l'Isle collée à Périgueux, attention zone sensible, pour une semaine avec d'autres artistes : les dessinateurs Placid et Jean-Michel Bertoyas, les musiciens Émilie Škrijelj, Isabelle Duthoit et Christian Pruvost, le vidéaste Kamel Maad, plus Marc et Jean-Léon qui font aussi des choses sonores entre la logistique. Et bon, alors quoi ?

Alors je précise d'emblée que je ne dirai pas tout ici. D'abord c'est banal mais c'est vrai, les mots sont insuffisants. Ensuite, malgré des efforts dantesques parce que je n'ai pas froid aux yeux, je n'ai quand même désolée pas réussi à obtenir l'ubiquité, ça fait que mille détails m'ont échappé, puisque mille choses toujours en parallèle se font,

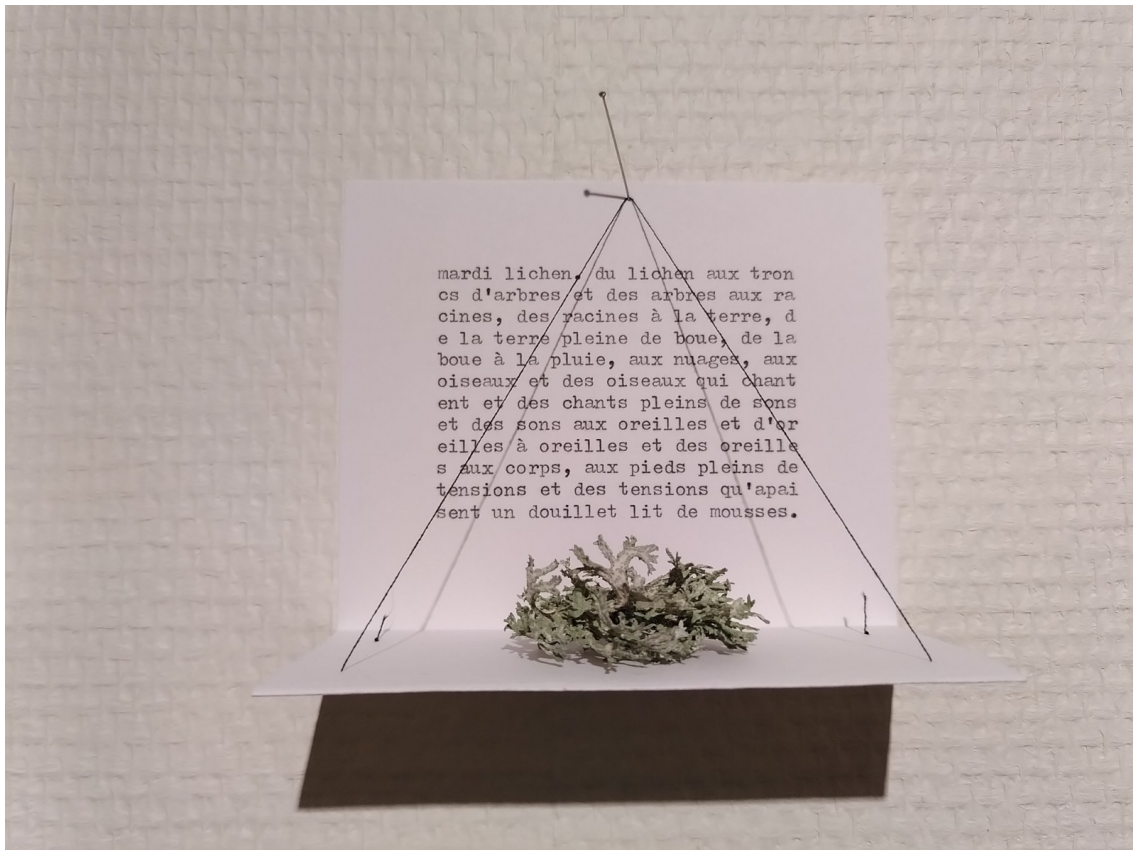
défont, refont (surtout défont, présentement, rapport les déconstructions à venir, et surtout se réinventent, si jamais). Les ateliers dessins du matin toute la semaine, notamment, il faudra demander à Bertoyas ou à Placid, aux enfants qui sont venus, aux parents qui les ont accompagnés et qui n'ont pas chômé non plus, aux arbres peut-être, aux oiseaux, à la pelouse, aux tables, aux feuilles que caressent les couleurs, à vous de voir. La presque-île d'Émilie, sorte de performance paysagère musicale et sonore et filmée par Kamel et qui a réuni quasi tout le monde, s'est passée au pied levé dès le lundi après-midi, après quelques poèmes frappés le matin à côté du passage qui a servi de galerie la semaine précédente, puis le visionnage de la vidéo de Kamel sur le Looping de l'année dernière, inauguration du jardin 62, d'ouvrier devenu familial et public. Après se sont enchaînés une visite sonnante au susnommé jardin, un apéro-murette à la Résidence Pagot avec concert dessiné, des rencontres avec les habitants de là-bas qui valent tout autant d'être racontés, une sérénade pour Rolande, une autre improvisation chez Bernard et Christian et ce que chacun on a fait sans public, des dessins, des *music-party*, des poèmes-balançoires avec des choses trouvées là par terre, que vous verrez sur les photos pour aérer les pavés qui vont suivre, et j'en passe. Le don d'ubiquité doit probablement aboutir à des pâtés mentaux. Alors quoi, hein ?



Alors le lundi soir avant de rentrer, on est passé dire bonjour à Saïd. Jean-Léon, Kamel et moi. Saïd tient l'épicerie-kebab du quartier depuis plusieurs années. C'est l'Épicerie Gourmande, un lieu qui vend des articles de première nécessité, de la lessive, du pain, des bières, des bonbons, des frites, des pâtisseries et compagnie. À l'intérieur même de cet ensemble dessiné délimité par ses barres à quatre étages, elle est le seul commerce qui reste encore ici ouvert et fréquenté. La journée, Saïd travaille sur des chantiers à construire des salles de bain ou réparer des trucs, et c'est sa femme qui tient la boutique. C'est elle aussi qui prépare les plats, le soir avant de laisser la place à son mari jusqu'à la fermeture. Le long du trottoir, quelques tables dépareillées avec des chaises en plastique servent aux mêmes habitués pour poser leurs cannettes. Un chat roux et blanc, baptisé Garfield, s'installe parfois dans la vitrine à côté de la pile de sacs à carreaux bleus et rouges. Des enfants, des femmes, des jeunes, des gens franchissent régulièrement le seuil, saluant, souriant, s'attardant. Selon le plan de rénovation urbaine, l'épicerie va devoir fermer pour bouger ailleurs et être remplacée par des logements de plain-pied, accessibles aux handicapés. Saïd et sa famille sont donc censés partir, mais ça traîne, la bonne solution tarde, Jean-Léon prend des nouvelles, Saïd rigole, souffle et lève les yeux avec un air de détachement lucide. Et puis on fait les présentations, voilà deux nouveaux artistes qui sont là pour la semaine, on voudrait faire une soirée tajine demain, Kamel voudrait filmer, moi je serais en terrasse avec ma machine à écrire pour taper des poèmes, les offrir à qui veut, cueillir des paroles, il y aurait aussi un concert improvisé, les dessinateurs feraient des dessins, pas de problème, répond Saïd, venez, oui, pas de souci, tu prendras une table dehors, oui oui, à demain on fait ça, tajine pour une dizaine de personnes, il va faire beau.

Ça se voit facilement qu'il est une pièce majeure, Saïd, dans l'équilibre du quartier, équilibre précaire, fragile, suspendu parmi des tensions qu'un rien pourrait lever. Ce ne sont pas des tensions criantes, c'est seulement la vie quand elle n'est pas tranquille, prise dans des frontières invisibles, quand elle se fraye une voie entre des rugosités, des peurs, des ressentiments, des rages intériorisées qui sortent en préjugés, des blessures qui rendent las, faibles, butés et de la nonchalance, et de la bienveillance, des rires et des langueurs. La vie entre les failles. Saïd a le bon mot sur le bon ton, qui permet à chacun de trouver sa place, ou d'y être remis quand ça peut dérapier. Trois enfants entrent dans le magasin pour acheter des bonbons, alors combien vous avez, un euro vingt ça fait deux bonbons, lesquels tu veux, il farfouille dans la boîte, et pourquoi elle, elle n'en aura pas, c'est elle qui en a le plus besoin (parce qu'elle c'est la fille, la plus petite des trois), et les dents, hein, vous y pensez ?! Ou par exemple deux autres enfants qui passent à côté de l'épicerie avec des trottinettes et un paquet, vous partagez c'est promis, oui Saïd, ils font la moue mais ils échangent, *et cætera*. En discutant avec Marc et Jean-Léon, j'apprends encore des choses qui ne collent pas avec la pensée primaire, si douce et si charmante, selon laquelle on n'aime pas les Arabes, et puis ça fait du bruit, ce cloaque peu fréquentable, incapable de fermer à 22 heures comme c'est écrit sur le panneau. J'apprends que ce sont ces mêmes arabes qui se sont cotisés pour acheter une camionnette à Jipé, le sans-abri du quartier que tout le monde connaissait et qui est mort l'an dernier, pour son dernier hiver, qu'il dorme au chaud, ils lui ont carré

une camionnette avec un petit chauffage, un matelas et une couverture près du square où il passait ses journées, avec sa radio, à l'angle de l'épicerie-kebab de Coulounieix-Chamiers, et quand tu apprends ça, que tu écoutes les failles dans les failles dans les failles, c'est ton petit cœur qui dit oui, oui oui, il fait beau, ils font beau.



Le mardi, on s'est tous pointé chez Saïd en fin d'après-midi et on a pris des boissons fraîches, on a papoté entre nous et avec ceux qui étaient là, ça faisait déjà pas mal de monde, ça faisait monde. Ensuite j'ai sorti ma machine, je me suis installée entre les cannettes et forcément ça a commencé à vanner sur la situation, les postes de police où fut un temps, les procès-verbaux avaient lieu comme ça, devant une machine, à taper à deux doigts, et chaque fois c'est la blague récurrente des types qui disent Tu marques pas ça, après avoir parlé. J'ai un peu frappé, j'ai surtout donné la réplique, il y avait un grand gars noir, dreads jusqu'au milieu du dos, lunettes de soleil et serviette éponge rouge bordeaux jetée sur l'épaule, j'avais mis ma robe bleue, il m'a appelée la Dame en bleu toute la soirée, on a causé, je lui demandais de Vas-y, dis-moi ce que j'écris, mais il rigolait, il feintait, il flirtait, il n'était pas à la poésie, il était au jeu, alors on jouait, j'ai demandé ce qu'elle serait, la ville dans laquelle il voudrait vivre, une ville comment, ce qu'il manquait, on a listé une ville bam, une ville qui danse, une ville qui chante, une

ville avec des nanas, des piscines et des attentions, pendant ce temps Kamel filmait un peu plus loin, discret, d'autres gens s'ajoutaient, on passait un moment. Un peu après, il s'est mis à bruiner, j'ai dû remballer à cause du papier, je suis rentrée dans l'épicerie et Saïd a mis une table à côté du comptoir, pile en face de l'entrée, c'était incongru comme j'aime, être là dans les choses, un lieu que personne ne prend jamais pour un bureau, encore moins pour un honnête écrin de création poétique, être là à frapper les touches, entendre sonner les marteaux en plein dans les couleurs et les produits d'alimentation générale. Un type est entré qui n'était pas content de voir ça, tee-shirt bleu de football et casquette, qui m'a lancé en bredouillant la tête penchée vers le sol que j'avais rien à faire là et ça m'a scotchée, j'écoutais, j'ai continué à sourire, Saïd l'a calmé, il lui a dit C'est moi qui l'ai invitée, tu fais n'importe quoi, c'est pas des manières, et le type a changé de posture comme un électrochoc, la seconde d'après il m'offrait un café et s'asseyait à côté de moi pour qu'on écrive ensemble. Un poème qui dit bonjour et merci et bonne chance et *choukran*, un poème si doux et si charmant, le lui ai tendu, il a tiré sa révérence, il l'a plié avec un grand sourire et il m'a dit Celui-là je le garde, je le mets dans ma poche, c'était fait.

Dehors il a cessé de pleuvoir. J'ai réintégré la terrasse. Les musiciens, partis une petite heure, sont revenus avec les dessinateurs. Saïd a offert le thé à la menthe qu'il a versé dans une vingtaine de verres en lampées aérées qui coulent et qui remontent suivant le bras adroit et Bertoyas a démarré une série de portraits. Chabat le grand noir avec les dreads, Yannick, un ancien ami de Jipé, Alex le serveur, un jeune avec du gel dans les cheveux, un menton triangulaire et des airs farouches, chez qui pointait alors, peu à peu, une ouverture possible et Ibrahim, un petit garçon noir au visage tout rond, assez déterminé dans ses choix et que le père regardait poser debout en silence sauf pour lui rappeler de ne pas bouger, puis une autre petite fille, cheveux tressés qui finissaient par des perles fluo jaunes, vertes, bleues, roses et orange en forme de feuilles, et Saïd, entre deux commandes, avec son tablier. Après ça a été au tour de Placid, les mêmes ont à nouveau posé, les dessins furent très différents, quoique toujours en noir et blanc. On n'est pas pareil devant pas pareil. Les reflets neutres n'existent pas. On vit les trucs ensemble et on s'entre-modifie sans même le vouloir, on s'altère, on s'infuse, on n'est pas étanche, excepté si on pense qu'on n'est pas égaux. Il faut sentir une proximité, un début de connivence, l'approche d'une reconnaissance réciproque pour, comme ça, s'autoriser l'aliénation féconde. Enfin. Chabat est allé chercher son frère qui m'a longuement parlé de son métier, du plaisir qu'il avait à faire ce qu'il faisait, du plaisir des responsabilités d'une série de tâches pas faciles, exigeantes, et qu'il en était là parce qu'on avait vu comment il bossait et qu'on lui avait fait confiance. Plus tard dans la soirée, il m'a demandé un poème, comme un défi, Vas-y écris-moi un poème. Alors j'ai tapé ça, la joie de voir se réaliser une partie de ses rêves. Puis j'ai sorti la feuille, la lui ai donnée par-dessus les tables, il a lu, il a ri, il était gêné d'être touché, il disait C'est pas possible, il se pinçait les lèvres, C'est pas croyable, il disait Tu viens boire une bière, tu discutes un peu et on t'écrit un truc qui va directement au cœur, quelque chose dans le genre avec les mots « cœur », « âme » et « pfff », il paraissait bluffé. Kamel lui a proposé de lire le poème devant la caméra, il a refusé, Kamel a insisté, il a refusé,

Kamel a insisté, il a lu. Calmement, heureusement. Demain, quand il sera dans sa cave à vérifier les fûts d'un grand vignoble noble avec sa blouse blanche et ses deux crayons glissés sur le bord de la poche, avec tous ses outils, ses yeux fatigués et de la mesure dans ses relevés, puisse-t-il avoir un bon souvenir.

Voilà pour la tendresse urbaine, comment on y a droit. Les musiciens ont joué une vingtaine de minutes, les gens écoutaient, parlaient et buvaient, le chien bougeait sa tête et sa queue, Garfield était quelque part, les oiseaux passaient aussi. Les arbres bruissaient avec, des voitures et des scooters s'accordaient nécessairement, à vrombir ou à ralentir, et même la façade du bâtiment sur sept étages qui ferme le bout de rue de l'Épicerie Gourmande, elle tenait la cadence, en métronome imperturbable. Isabelle à la clarinette et à la voix, avec ses cris bizarres qui viennent te chercher où tu vas rarement, Émilie à l'accordéon, aux sons menus subtils qui vibrent sans faire une note, Christian à la trompette et trouvailles trébuchantes et Jean-Léon, ses cordes vocales, ses paroles, ses traits de mélodie qui tricotent avec toi, ça sonne. Le milieu absorbe beaucoup, mais il donne aussi fort. On accrochait les portraits les uns après les autres sur la vitre du magasin, le *white cube* pouvait repasser, la boîte noire *idem*, ici c'est multi-sensoriel. À la pâte à fixe. Les poèmes sur le mur à gauche de l'entrée, le papier suffisamment vierge pour jouer encore, des mots tracés au stylo bic rouge sont apparus rugueux du palpitant crépi, des mots qui conversaient, contredisaient, continuaient, cohabitaient. Où étaient frappés L'étrangeté, lettres en jetées, l'être ange t'es, en rouge écrit pas droit tu pouvais lire en dessous On n'est pas des anges, on est réels. Vas-y, exprimer plutôt qu'imprimer.

Le tajine fut excellent. On disposa les tables le long du trottoir, les chaises le long des tables, les assiettes tout du long, les verres à pieds, rapportés du 932, devant les assiettes et les couverts de part et d'autre. Normal. Et puis on festoya. Tant qu'à faire du bruit, autant que ça soit du bon. Les conversations se sont perdues dans la nuit. C'est un bricolage qui laisse très peu de trace. Les poèmes sont restés sur place et les portraits repris en tas pour être numérisés avant d'être donnés aux poseurs. Chabat est repassé prendre le sien pendant qu'on mangeait. Il voulait celui de Placid, on négocie le délai, il n'entend pas, il nous invite à une soirée rhum après le dîner mais non, ça ne s'est pas fait, les lumières de toutes les couleurs s'agitent au rez-de-chaussée de son appartement, il repart avec son dessin, allez. C'est un 14 juillet sans feux d'artifices, sans bal et sans pompier, c'est la fête populaire, la fête impromptue et modeste et pas un festival, par exemple, de poésie en fête comme on en voit sur les affiches qui se veulent aguichantes mais qui peinent à coller, c'est le contraire de ça, d'un titre vide, consensuel, chouinant comme un génie frustré en mal de son public ou comme la culculture, celle qui capture les énergies sans savoir quoi en faire, qui ne coagule pas, qui se donne des façons et qui s'autodétruit. C'est aussi le contraire d'une parade militaire, c'est la vie célébrée et la force mes fesses, voilà qu'au lieu ma foi d'être insatisfaits et sans doute à raison, se déroule chez Saïd un 14 juillet qui n'a pas même besoin de tirer les canons, ni de brandir les fourches. Viva, vive la gourmandise piquée sur des fourchettes.

On a fait la vaisselle des verres au 932 à dix dans la cuisine et pris la route vers minuit et nos lits respectifs. Dans la voiture avec Jean-Léon, Christian et Émilie, on était bien, remplis de bonté, vidés d'allant. Et soudain comme ça dans le noir chaud avec le paysage qui fonçait dehors, on s'est dit que ça serait bien aussi, allez, une chanson pour Saïd, ça correspondait avec ce que personne ne savait faire exactement, n'avait jamais vraiment essayé mais voulait tenter. D'accord. Demain j'écris les paroles, Christian met en musique, on trouvera une date avant le week-end. On a donc glissé la nouvelle idée dans le planning des choses déjà en cours, dans les chantiers inopinés. Ça faisait un bout de temps que Jean-Léon avait envie de travailler avec le kebab, là c'était l'occasion, on devenait les larrons.



Mercredi matin. La pluie pianote. Après le rendez-vous à la résidence Pagot, cette cité qui s'est battue pour changer de nom, qui voisine celle de Jacqueline-Auriol et qui accueille la prochaine édition des apéro-murettes prévue pour le lendemain soir avec l'inauguration du four arménien, on est retournés au 932. Les musiciens sont allés faire un tour à l'atelier dessin histoire de faire tinter l'ambiance où les gamins, concentrés, tâtaient du pinceau autour d'une jolie carcasse de crabe. Pendant ce temps j'ai écrit la chanson pour Saïd. Ça m'a pris une bonne heure. Trois strophes de rimes croisées en



octosyllabes et quelques variations sur le refrain, six sizains. Des phrases à rallonge avec des grands mots, un truc pas facile à chanter et assez grandiloquent pour que Jean-Léon me lance plus tard Mais tu as fait une messe, ok pour la messe au kebab, une prière qui finit dans l'arène où Saïd opère de jour en jour, celle des Invaincus du désespoir. Ça c'est un emprunt à John Berger dans *Tiens-les dans tes bras. Chroniques de la résistance et de la survie*. Après avoir obtenu un prix prestigieux pour un de ces romans, qu'il a directement reversé aux Black Panthers devant la salle médusée, John a fini par s'installer dans les Alpes françaises avec les paysans, à travailler avec eux tout en continuant à écrire : « C'est de la douleur du monde que nous parlons », il dit page 46, et un peu avant : « J'écris dans la nuit, mais ce que je vois, ce n'est pas seulement la tyrannie. Si c'était le cas, je n'aurais probablement pas le courage de continuer. Je vois des gens qui dorment, qui se réveillent, se lèvent pour boire de l'eau, des gens qui murmurent leurs projets ou leurs craintes, qui font l'amour, qui prient, qui cuisent quelque chose pendant que le reste de la famille dort, à Bagdad et à Chicago. » Ou à Coulounieix-Chamiers. Par exemple. En décembre 2005, à propos des Palestiniens, il note ces petits faits qui retiennent la vie, les grands-mères qui voient tous les gamins jouer avec des pistolets en plastique, qui « se demandent ce que sont devenues les promesses qu'elles ont naguère enveloppées, approuvent d'un signe de la tête leurs fils, belles-filles, neveux, et s'inquiètent toutes les nuits. Voilà comment fonctionne la position du désespoir invaincu. » Et puis « ce ne sont ni la pureté ni la force qui engendrent une loyauté aussi indéfectible, mais quelque chose d'imparfait – imparfait comme nous le sommes tous. Voilà comment fonctionne la position du désespoir invaincu. ». Et encore ça, criant d'évidence mais tant de fois nié : « L'inégalité sépare ceux qui détiennent l'arsenal complet des toutes dernières technologies militaires pour défendre ce qu'ils croient être leurs intérêts (hélicoptères Apache, tanks Merkava, avions F16, etc.) et ceux qui n'ont rien que leur nom et la conviction partagée que la justice est une évidence première. Voilà comment fonctionne la position du désespoir invaincu. » C'est pages 20-23, c'est de la politique sentimentale, la chanson pour Saïd. Zut. Pause. Dans le refrain de la chanson, la dernière ligne dit Bonjour, ça va ? Merci. Ça rime pauvre, mais ça rime avec Épicerie, Viennoiseries ou Dépannages en série. Et comme ça si ça marche, à chaque fois qu'on dira Bonjour, Merci, ou qu'on demandera comment Ça va, quelque part n'importe quand à n'importe qui, non seulement on aura une pensée pour Saïd, mais j'aurai des *royalties*. Vive l'argent, vive l'art gens. N'est-ce pas.

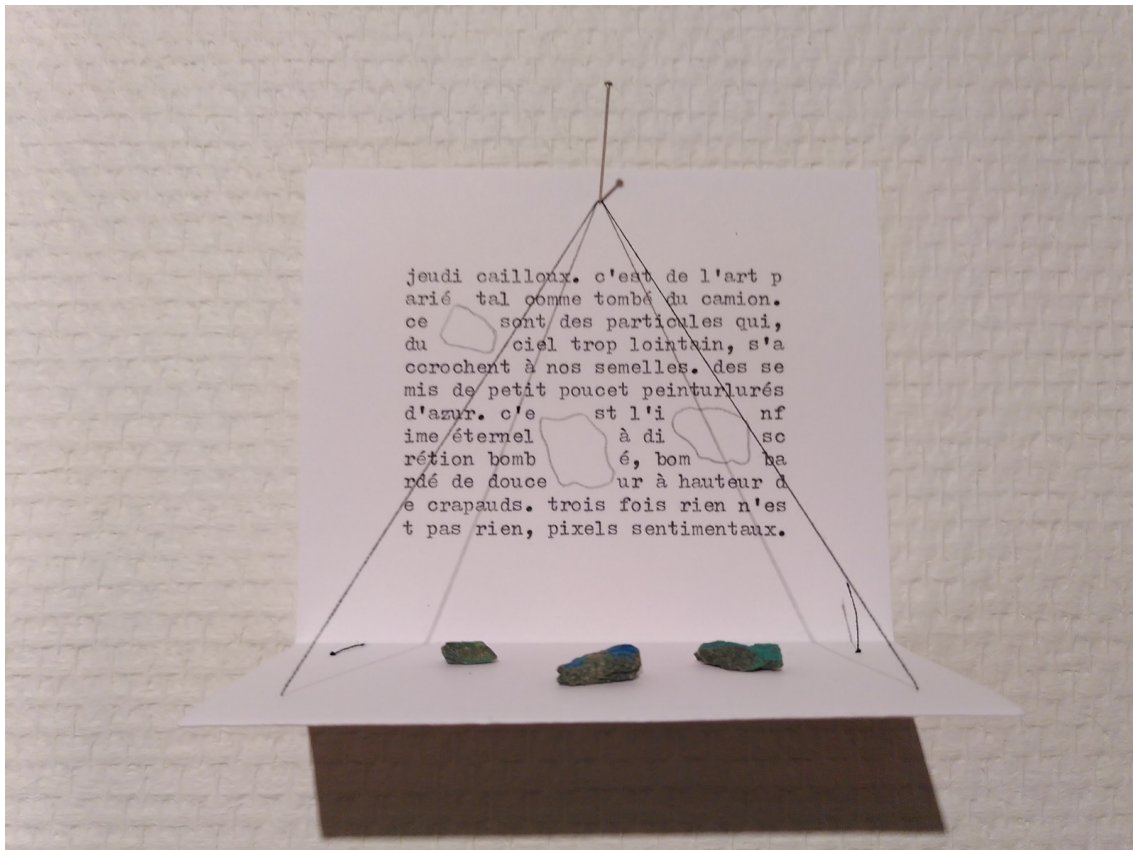
J'ai donné le texte à Christian vers midi et dans la journée, dans les entre-deux blancs, il a fait l'arrangement. Il souhaitait que le refrain puisse être chanté en canon à quatre voix, comme ils étaient quatre en scène, Jean-Léon, Émilie, Isabelle et lui. Il a travaillé dans la pièce principale pendant que chacun vaquait, que nous passions et repassions pour un café, un thé, de l'eau dans la cuisine adjacente, il était assis là devant son écran avec des écouteurs dans les oreilles et parfois son bras gauche battait les temps comme sur mes doigts j'avais compté les pieds. Vers cinq heures et demi, il est venu me voir pendant que je faisais les poèmes-balançoires dans une autre pièce, il m'a demandé d'ajouter deux lignes à chaque strophe. Évidemment j'aurais dû m'en douter,

trois fois deux lignes de huit ne peuvent pas tomber juste dans les règles du son. Il faut des multiples de quatre, comme un sacré fichu solide carré, les mathématiques sont partout. Ça m'a pris presque autant de temps que la chanson entière, mais après avoir retapé l'ensemble au propre sur la feuille blanche d'un cahier désossé qui traînait par là, tadaaa, on a tous rassemblé nos cliques et nos claques et paf, on est partis chez Mitch, manger comme jamais.

Mitch est une expérience de poésie vivante.

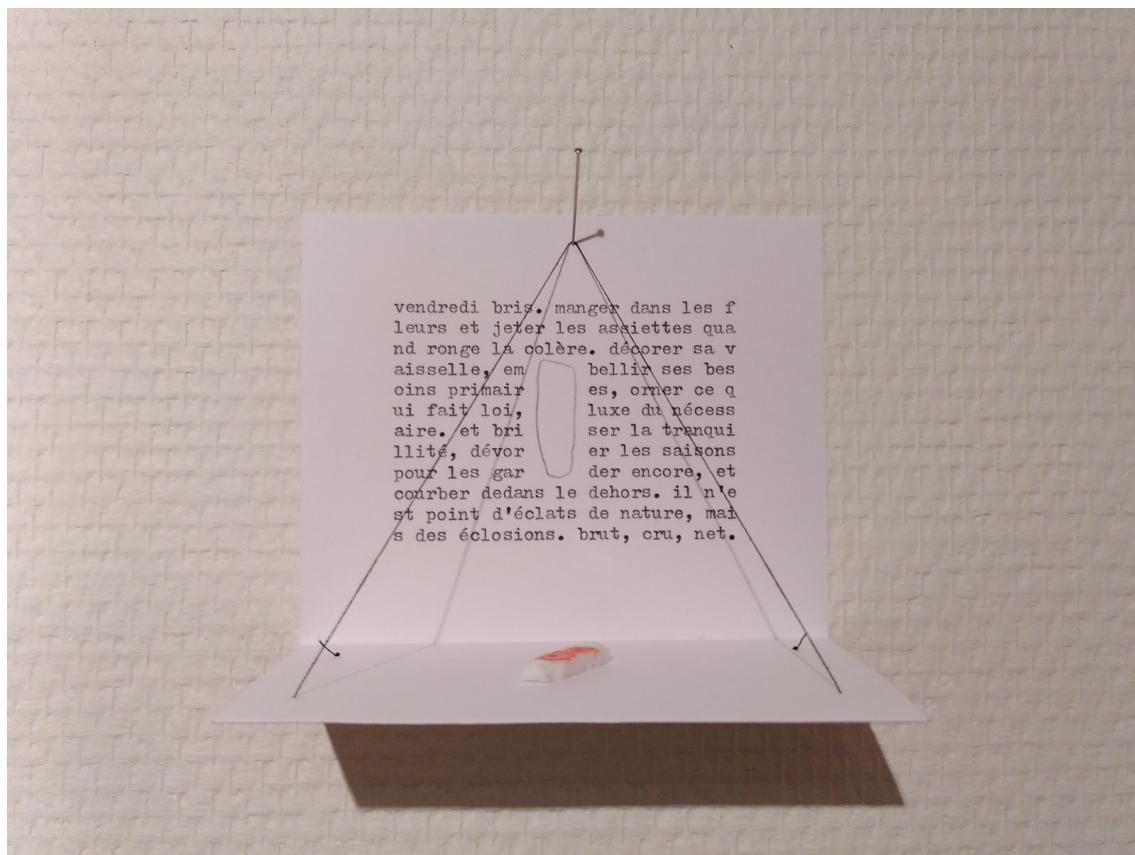
C'est possible d'aligner des mots pour décrire son restaurant clandestin perdu dans la verdure à un quart d'heure de Périgueux. C'est même possible de trouver sur Internet quelques articles qui relatent l'enchantement, la pause hors de la réalité qu'il permet à quantité de gens plus ou moins importants de prendre sur le pouce. Mais c'est franchement en-deçà de ce que tu vis. Fréquence d'onde qui t'oblige à revoir toutes tes catégories, disons quand elles sont trop foutues solides carrées. Les arbres respirent avec toi. Dans l'étang, de grosses carpes cohabitent avec des canards et un ragondin surnommé Aragon, l'aragondin. Un chat parmi tant d'autres cherche tes genoux, miaule, grimpe, n'attend personne en particulier pour prendre sa dose de caresses. Un potager luxuriant, bien ordonné, s'étale jusqu'à la forêt et tu mangeras bientôt ses rejetons entre pléthore d'odeurs et de saines saveurs. Et puis il y a les cabanes. Mitch les a construites parce qu'il voulait ça, qu'Un jour on mangera sur l'eau et j'irai dormir dans les arbres. Cabane d'été sur pilotis façon pays d'Asie du Sud, cabane d'hiver qui sent la feuille d'automne et le bois sec, peut-être l'ail, la rouille et les vieilles photos, avec un gros poêle en fonte et un toit bas pour ne pas tant rêver. Être présent, point. Au-milieu du jardin, la table est dressée pour nous, à côté une desserte à deux plaques sur l'une desquelles mijote encore un plat. Son parfum s'emmêle à l'air du soir, ciel rabattu. Mitch est le gardien d'un temple terre-à-terre, un homme qui bricole sa légende, que ça amuse de te défier, toi et ton besoin de digérer rationnellement, de faire la part du vrai et du faux, il reçoit des ventres qui planent, potes et popotes, témoignages qui frisent le mythe si rien d'autre n'existe, que ta zone de confort. Goulûment tu te gaves de son puzzle à peine croyable parce que ça vibre, enfin ça vibre parce que c'est païen, c'est fruste, c'est habité. Conte sans clés. Portions des quatre coins du monde apparaissant dans le désordre en filets depuis ses lèvres, avec des aventures dans ce jardin-ci, ce jardin pas besoin d'éden, ce jardin qui biffe la transcendance parce que pourquoi sortir d'ici, ce jardin où sans aucun doute tes dents mâchent ce que toute la sueur et l'effort et la peine, disons, jubilatoires de Mitch ont ainsi engendré pour toi. Conciliation pas non plus zen des jours avec et des jours sans, du plus fantastique éthéré de la mémoire qui se défend parmi les limbes d'un trop-plein d'émotions, et du plus brut, net, cru, vif, concret bouillon de peaux frottées, nourritures terrestres à la sauce délirante, la psyché agrippée aux plants de pommes de terre, vissée solide aux planches, aux tôles, aux boues qui font la scène d'un théâtre semi-humain, à bas les *sapiens* privilèges. Des arbres, des cailloux, des vers, des verres, de l'eau, du vin, des tomates et des crevettes, des blagues, des blessures d'arrière-front, encore des blagues, une échine de porc et des œufs, des choux farcis, des cerises, des bêtises, des billets glissés sous la saladier et du feu, du média

préhistorique, et une radio qui bafouille sa normalité, un crapaud lointain, du sauvage, du simple et du n'importe quoi, des braises, des souffles, une tambouille, encore du vin, du silence et des bouts de chansons, ces gens-là, rien qu'un bout de pain, des nénuphars et l'absence de guitare, *besame mucho*, des rires, des rires, des solitudes agglutinées. Affamer l'impatience, dégainer la tendresse, bande de dégénéréux. C'est possible d'aligner des mots mais c'est nécessaire d'y être. La colère se fond dans les branches.



Chronologiquement, jeudi suit mercredi et vendredi jeudi. Chaque fois est unique. Recenser n'a pas d'importance, s'acharner à rendre l'ordinaire extraordinaire non plus. Pas tellement le but de l'émerveillement, pas franchement envie de partout pisser de la culture, du spectacle ou des totems, pas tendance à fomentier de l'art comme si ça allait nous sauver. On peut pouffer autant qu'on veut, ou se faire pouffer. On peut concevoir ça comme de l'action sociale à plus-value sensible ou comme des actes citoyens, de l'esthétique gentille, du passe-temps civilisation qui rassurerait les élus, au fond ça ne rassure personne, ça a plutôt tendance à produire des liquéfactions chez les acteurs frileux, bonhommes certes mais engoncés dans leurs missions et à chacun son rôle, un théâtre ennuyeux, un manque de conviction ou d'imagination, une exagération des problématiques nouées comme des cravates. On fait ce qu'on peut mais qu'est-ce

qu'on fait, qu'est-ce qu'on peut faire, à quoi ça sert, comment, où et pourquoi. Inutile comme des marges buissonnières dans les discours évaporés. Sensible. Sans cible. Cent scies bleues pourraient faire l'affaire. L'archer sur les cordes sécuritaires. L'art chez. Rien à résoudre rien n'est sûr, trois fois rien est déjà ça, tout s'envisage. Théoriquement, on pourrait dire que le non-art a suivi l'art, et l'art gens, le non-art. On peut pouffer les gens, on devrait se pouffer soi-même. La rhétorique aussi devrait prendre un coup de réaménagement. Le jeudi j'écoute un gamin de Pagot, je l'écoute pendant une heure, il raconte à sa façon, il n'a pas l'intention de vendre les bienfaits de sa géographie, il dit seulement qu'un jour, voyant une petite fille s'ennuyer ferme au-milieu de l'aire de jeux toute pimpante clinquante ouverte mais vide, dix euro il a pris chez lui et il est descendu en ville lui acheter un ballon, qu'après ils ont joué, qu'après il y a les rumeurs, qu'après c'est toujours très sophistiqué, personne n'a le même point de vue. Ô royaume des opinions, amoureusement peler nos oignons crépitants. À rien, sans doute, ça sert, mais ça fait plaisir, je tape ça, un bout, nous mettons en morceaux, quelque pièce avec soin composée, les gamins qui jouent au foot juste derrière le panneau que peignent en noir José et Bertoyas pendant qu'Isabelle Émilie Christian Marc jouent et cette improbable assemblée qui murmure et écoute et Jean-Léon qui relance mes mots, ses mots à lui, ceux du gamin, ceux du ballon, faut-il donc être pris au sérieux et bon, alors quoi.



Alors le vendredi en fin d'après-midi, je suis arrivée chez Saïd à l'Épicerie Gourmande, un lieu qui vend moins que ce qu'il donne. J'avais soixante-douze heures de plus dans le sang, une petite somme d'arpentage, de blablas et de rencontres itérées. Yannick, Benji et Seb étaient montés jusqu'à Pagot la veille au soir et puis sans Seb avec Soso je les avais croisés une heure avant devant le Spar, j'avais dit Venez ce soir on est chez Saïd, et Saïd par hasard salué au restaurant végétarien où nous étions allés manger à midi, Saïd encore en voiture en revenant de je ne sais où, klaxons et rigolades et toujours les pigeons, les martinets chaque matin, aux crépuscules, les martinets. Pécule de pacotilles et de prénoms, des tas d'anecdotes enfilées tout le long de ma colonne vertébrale, les échanges de regard, boutades, sourires qui brodent la confiance. À la caisse j'ai salué Saïd, sa femme et Alex, on a eu deux trois mots et puis j'ai demandé Un café s'il vous plaît et pas même n'ai-je eu le temps de sortir mon porte-monnaie qu'un type a dit C'est moi qui paie. Merci monsieur, ça repartait. J'ai posé ma machine en terrasse. Tout est allé très vite et intensément. En résumé sans effusion ça s'expose en trois phrases qui font comme trois chapitres. Chapitre premier, la dictée de Yannick et Benji à Soso à la machine. Chapitre deux, l'albanais, et trois, les recettes de Jeanga. En guise de préface, onze textes en à peu près trois heures frappés sur du papier volé dans un temple au Japon et coupé en carrés, un seul de moi, le reste fourragé d'un collectif élan. Le courant est passé, comme la main, bouches décousues en propulsion magnétique, début de quelque chose ou quelque chose tout court. Le développement navigue en radeau sur une surface humide parce que ça tangué, paupières bousculées de larmes, hoquets de joie, lèvres froncées, joues roses, langues pendues. Entre temps, la chanson pour Saïd avec Saïd chez Saïd, un intermède polyphonique. Conclure sur le couscous en plats gargantuesques, 100 % réussite.

Donc le premier chapitre est la dictée de Yannick et Benji à Soso à la machine. Quand elle a vu la machine, Sophie a dit qu'elle savait taper, qu'elle avait appris à dix doigts et Yannick et Benji ont dit Alors vas-y, tape, et Yannick a dit à Benji Allez c'est ton moment, l'entourant d'un bras sur l'épaule, camarade, Fais-nous de la poésie. On était tous assis autour de la table vert pomme, j'ai tourné la machine vers elle. Ses gestes étaient d'une lenteur causée par les calmants, ses longs cheveux noirs tombaient sur sa nuque voûtée, ça la gênait un peu, elle avait du mal à parler mais elle a posé sa cannette pour avoir les mains libres et elle s'y est mise. Benji a dit Non non je sais pas vas-y toi Yann et ils se renvoyaient la balle, la balle perdue de la cohérence, la balle de malice du ping-pong amical, l'air était plutôt doux. Longtemps ça a duré. Ils causaient, on causait, on s'arrêtait pour que Sophie note, on recausait, on épelait même les espaces, Yannick rebondissait dans les pas de Benji, ça ferrailait. Benji est un jeune homme d'une trentaine d'années, coupe au bol blond et teint rougi, grand, mince, cosmonaute dans sa démarche et qui sort d'incroyables fulgurances, des éclairs comme des cris de corbeau mais que son esprit ne parvient pas à, comme, paramétrer. Comme un écheveau qu'il se montre impuissant à démêler en une pelote fertile et non toxique, comme s'il avait froid, qu'il avait accès à dix mille allumettes mais qu'il les consumait instantanément chacune dans leur coin au lieu de les réunir une bonne fois pour toutes, histoire de prémunir. C'est une figure de penseur pur, hantant sa propre tête, qui perce le silence en jeunes

pousses de réflexions d'une extrême densité et qui tourne autour de l'idée de dieu sans savoir quoi en faire. Ni quoi en déduire. Démuni absolument, en promenade errante autour de ce qui semble lui être dicté d'ailleurs et qu'il découvre en même temps que toi, sans suite. Il dit On est tous immortels parce que sinon dieu serait trop puissant. Il dit Peut-être qu'il n'y a pas d'autre choix pour l'humanité que de rentrer dans la folie et il dit La folie, c'est ça, c'est comme une pente mais non, moi je refuse de dévaler et à chaque fois Yannick me regarde, petit sourire complice et haussement de sourcils du genre Ça c'est quelqu'un, il y a de quoi écouter. Benji, ses monstres le rendent craintif et sérieux et Yannick le charrie, le châtie bien qui aime. Et Soso qui galère, qui se concentre, qui galère mais qui tape à dix doigts et qui devrait se réveiller, comme le monde, ils dictent, ils jouent. Sa cannette empêche le chariot de bouger, pour sauter à la ligne c'est moi qui actionne la manette. Toujours à la fin, dit Benji, je retombe sur dieu et jésus Et la vierge, je dis, la vierge non, ça lui dit rien, et Yannick gueule que Dieu, bon dieu, on s'en fout avec un « ouuuu » presque chanté, il convoque le diable, sa fourche et Johnny, puis il embraye sur les courgettes, C'est les courgettes qui comptent, courgettes posées sur la table derrière, que quelqu'un lui a rapportées tout à l'heure, Tu les veux, il m'a demandé quand je suis arrivée, Et toi Yannick, trois belles courgettes, Oh moi ça va, j'ai dit Merci et plus tard, dans la privation d'à-propos sémantique, complètement parmi nulle part, Benji qui cueille sa phrase, une question, qui la balance à qui entend : ça vous fait quoi de voir pousser des légumes. Point d'interrogation, point d'exclamation, poésie sonore soso Soso son bus dans dix minutes ça va aller oui oui, de la pâte de langue, des culs de canettes qui s'ouvrent comme des boîtes sans fond, des profondeurs bêtes, immersives et palpables, une feuille qu'à quatre nous avons encrée. C'est important parce qu'on s'en fiche et franchement, le sens de la feuille est impénétrable. Les lettres pataugent comme des vermicelles dans le potage. Comme des étoiles sanguines. En vrai nous constellons.

L'albanais, chapitre deux, c'est une autre histoire. Le mardi soir avant le tajine dans la nuit il avait beaucoup discuté avec Christian devant les poèmes patafixés au mur, de beaucoup de choses et d'autres et entre autres de lui, qui en a aussi écrits, des poèmes, dans sa vie d'avant. Quand il était professeur de physique-chimie là-bas, avant d'être ici électricien. Il y en a aussi beaucoup, ici, des professeurs qui deviennent femme de ménage et beaucoup d'autres choses comme faire des gâteaux en attendant comme ça le bon vouloir des autres, que non de non que oui, ils puissent les mettre pour de bon, à la pâte socio-économique, leurs foutues mains néantisées. Pause. Respire. Là quand il m'a croisée, cet homme, chez Saïd ce 17 juillet, il m'a dit Je veux te parler et donc à un moment, après le départ de Sophie, il s'est assis à côté de moi et il m'a dit Écris, je te dicte. Le poème s'appelle Clochard. Il n'est pas sûr du mot, peut-être « SDF », trop acronyme SNCF, peut-être le mendiant, moi je pense aux clochards célestes de Kerouac, aux mots traduits, aux trahisons, les trahisons dans le vocabulaire sont sans doute les moins pires. Il n'a pas la même voix, ni la même attitude, quand il parle et quand il poétise. Quand il ne poétise pas, il est méfiant, retenu, parfois il attaque, disons qu'il se défend, il défend sa version contre pas mal d'intrusions, fantômes de juges, préjugés, coups d'œil torves. Aux abois comme qui se prend des retours de rêves et exige des

garanties. Mais quand il poétise, il murmure presque, le timbre plus grave, pas suave, épuisé de grâce, roulant comme des vagues chaudes et tristes. Il dicte doucement en plein dedans mon oreille gauche. Mon oreille gauche est très touchée. Mon corps entier plonge dans sa voix. À la fin il me dit C'est fini. Je ne sais pas quoi dire. Il me raconte que c'est un poème qu'il a écrit en albanais il y a plus de dix ans, trois fois plus long et que c'est vrai, que c'était une famille qui faisait la manche devant l'entrée de la fac où il donnait ses cours et qu'un jour ils ont disparu, que ça lui a fait mal, il dit en hochant la tête, il ne sait plus quoi dire.

clochard  
je vois mon clochard chaque matin  
qui me demande une pièce  
je vois chaque matin  
qui me demande son cœur  
je ne peux pas  
donner ce qu'il veut  
je lui donne l'amour  
mais le lendemain je n'ai pas vu  
il n'est plus là

C'est dans le brouhaha et toujours les pigeons, les arbres et Garfield, le bâtiment sur sept étages et l'arrivée des musiciens, d'autres habitants, il n'y a qu'une feuille blanche pour être aussi déserte. Point de départ. Je sors Clochard de la machine. Quelqu'un le prend pour le lire. L'albanais semble gêné, pas vraiment partant, comme effarouché, mais il laisse filer, on cause, il me parle de son classeur, celui dans lequel il rassemble ses poèmes et il y en a aussi, des autres ici, qui ont des classeurs pleins de poésie. Les siens sont traduits en plusieurs langues, français, anglais, italien, il voudrait me les montrer, il appelle sa fille, Iris, veste jaune, cheveux noirs bouclés, adolescente, pas vraiment partante pour se plier aux demandes de son père, S'il te plaît va à la maison, ramène mon classeur, Quel classeur, mais je sais pas où il est, Au-dessus de l'armoire dans telle pièce, Iris soupire, ramène le classeur, Iris qui est en train de faire des vidéos avec ses copines et Kamel pour mettre sur Tik-Tok, des vidéos de danse devant la fresque du bâtiment C, un grand dessin de Rolande collé au mur à sa fenêtre du rez-de-chaussée et sur lequel d'autres dessins ont été réalisés en direct, Rolande une habitante de la cité depuis 53 ans, Rolande qui a dû déménager et qui a eu son portrait dans le numéro 3 du Voltigeur, le journal du quartier, Rolande qui a donné son nom à la rue Romain Rolland, rue Romain Rolande, nouvelle plaque, autre action vagabonde, noms de rues au nom des gens, et Rolande encore qui a eu droit à sa sérénade le matin même, qui a offert l'apéro chez elle aux quatre musiciens et Rolande aussi, qui est une voisine d'Iris et son père, que la sérénade a permis de faire se rencontrer, qui a dit à Iris Je te ferai des gâteaux mais comme je ne peux pas monter les escaliers, donne-moi ton numéro je t'appellerai pour te dire que c'est prêt, et Rolande enfin, à la porte de laquelle vient toquer chaque jour l'albanais pour n'avoir pas à revivre ce qu'il a vécu dans sa vie d'avant, la trouver morte depuis plusieurs jours. Rolande sera là au couscous tout à

l'heure avec son amie Isabelle, dont le chien s'appelle Ophélie, Ophélie et Jazz, le nom d'un autre chien, Jazz et Ophélie dans la pelouse Auriol, Auriol auréole, Auriol gloriole et même qu'avec les lettres du mot « gloire » tu fais « rigole ». Iris a donné le classeur à son père et Iris veille sur son père comme son père veille sur elle, d'un peu loin. Il l'ouvre. Il tourne les pages dans les pochettes plastiques, il cherche les poèmes en français, il y a aussi une photo de son mariage, une autre d'un bébé dans une bassine, les textes sont des impressions d'ordinateur, parfois il s'arrête et il lit, penché vers moi, mon oreille gauche est très touchée. Ce sont des poèmes de malheurs d'amour. Pourquoi tu pleures. Dis-moi comment. Des poèmes gouffres. Sa voix en albanais, je lui demande de me lire, pour sa voix albanaise qui ne force plus rien. Christian regarde par-dessus le classeur et pose des questions et lui, il fait comme ça, il écarte le classeur mais il répond, il voudrait des meilleures traductions mais il ne veut pas les publier, il veut les publier, il ne sait pas, il me dit Donne-moi ton mail, je t'enverrai des choses, quelques choses et d'autres, il faudrait voir et quand j'écris mon mail, Yannick voudrait aussi quelques mots de ma main, pas la machine, Qu'est-ce que tu veux, je demande, Que tu m'aimes ?, j'écris Que tu m'aimes ? et on rigole, on rigole toujours. Les fautes sont belles dans ses poèmes, moyen envie de changer quoi que ce soit, rien envie de changer du tout, c'est comme ça n'est pas un problème, on infuse et on verra pour diffuser, on inscrit plutôt qu'on extrait et au lieu de se révolter, on volte.

Maintenant c'est la chanson pour Saïd chez Saïd avec Saïd et sa femme assis en plein devant les quatre musiciens, comme un second mariage, leurs deux enfants debout derrière eux. Il y a d'abord eu un moment improvisé avec la clarinette, l'accordéon et la trompette, les salves sonores qui ricochent sur la façade de la grande tour, un moment flottant frictionnant fredonnant et voilà l'entame, les premières mesures, la première strophe, qu'est-ce qu'elle est diablement compliquée, cette chanson, pas assez répétée, un peu chez Rolande le matin même, à droite à gauche dans les blancs du planning, donc beaucoup d'énergie à sortir pour les tenir là, les la et toutes les autres notes, coincées avec le trac, on n'arrête pas d'apprendre. Joyeux mélange de messe, de crie poissonnière et de fanfare pour l'entrée des équipes avant le match. Allègre, jovial, authentique, beaucoup de rires, des paroles que Jean-Léon s'applique à rendre audibles et un canon bancal, certes gai mais bancal, confession partagée. Le chien bouge sa tête comme s'il assistait à l'ouverture de la porte d'un vaisseau spatial, ses oreilles virent sans savoir s'il peut vraiment baisser sa garde. Mais c'est entraînant. Ça valse dans les veines. Saïd, sa femme et leurs enfants écoutent, reçoivent, ont l'air d'apprécier, Saïd qui n'a pas pleuré, il dit après, mais de peu. Nous sommes dans l'immédiat, l'affectivement approximé sans retouches ni brouillon, *one shot* et *ciao*, point de salut. La mélodie n'a pas lâché nos inconscients pendant au moins deux lendemains et nuits comprises. En résumé c'était le *fun*, avec effusions contagieuses. Évidemment que ça ne gagne pas, le désespoir, mais qu'est-ce qu'on fait pas pour pouffer.

Chapitre trois. Un grand cercle s'est formé autour de la minuscule table sur laquelle demeure la machine, papier glissé prêt à l'emploi. Comme on ne peut pas voler, nous ici-bas, plutôt poissons, nous préférons les ronds. On discute à deux ou trois, on



fait des bulles, des milliers de bulles impossibles à retenir, des trouées comme Faut que j'rentre sinon j'vais m'faire fermer dehors, Marion tu notes, je note. Ensuite ça a frayé vers les recettes de cuisine, je ne sais pas comment, d'un coup je me suis retrouvée à faire entrer les ingrédients pour le kefta, *in medias poesia*. Du micro-trottoir profitable. C'est l'albanais intarissable, enchaînant sur la recette du revani, en bonne et due forme, des majuscules pour le nom du gâteau, les grammes, la sauce un paragraphe et le temps de cuisson à 150°. Moi qui ne cuisine pas, gourmande des autres, touillons ensemble. Après ça a été Yannick, Vas-y écris. Recette en majuscules, Les andaches majuscules, si ça existe les andaches, il répond Vas-y écris.

de la merde coupée avec une hache  
accompagnée avec du cholot  
c'est de la merde avec de l'eau  
bon appétit  
bon repas  
quatre étoiles  
excellent  
n'y mettez jamais votre nez dedans  
parce que ça pue  
et c'est comme la politique  
merci au revoir

Cholot non plus on ne sait pas ce que c'est, on ne sait pas l'écrire, hardi Yannick, remonté comme un type sous rouleau compresseur. À part que si tu cherches Andaches sur Internet, tu tombes sur la page imprimée serrée étriquée bien noire presque baveuse d'un dictionnaire datant de 1834 et méticuleusement élaboré par monsieur Gabriel A. Hécart pour faire coïncider le rouchi, un patois de la région de Valenciennes, avec du bon français : « mot insignifiant dont on se sert pour se délivrer des importunités des enfants (*sic*) qui demandent, lorsqu'on est prêt à sortir, ce qu'on leur rapportera. On répond des andaches ». Pas d'autre emploi connu de ce mot et origine probable dans les verbes *andare*, italien, ou *andar*, espagnol, aller. Donc tuer la récompense, refuser de parvenir, micro-trottoir anarchiste. En sus un bout d'histoire dans l'imagination d'un buveur de 8-6, Charles Quint, ses provinces flamandes, les conflits franco-espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle et toute l'influence du Sud de l'Europe sur les actuelles terres du Haut-de-France. Ah ça la langue n'est jamais *ex nihilo*, ni nos aspirations. Au fond, des andaches, c'est à peu près ce que répondent pas mal de gens à Saïd quand il demande où donc ça pourrait se faire, maintenant, son épicerie gourmande. Ce sont des non-réponses comme des coups de chiffon pour éloigner les mouches. Pas de nouvelle, pas de nouvelle. Mieux vaut faire sans et soi-même produire les bonnes et pacifiques soirées. Celles que l'Histoire ne souhaite pas retenir, qui ne peuvent pas être reçues comme des leçons, qui sont le podium un et indivisible, infiniment extensible. Un autre poème de Yannick se termine par une ligne assez énigmatique, une formule qu'il répète plusieurs fois sans lien évident avec le reste, comme un sort jeté. À responsabilité de bonne conscience. À responsabilité de bonne conscience.

j'étais là  
tu es là ?  
j'étais là  
mais tu es là !  
je suis là  
et tu es là  
ce n'est pas un meurtre  
tuez-la  
je t'entends  
pourquoi tu m'entends pas  
je ne sais pas  
qu'il est là  
malgré le temps qui va  
d'ici-bas

à responsabilité de bonne conscience

Il me fait signer Jeanga pour lui sur chaque feuille qu'il me dicte, à quoi j'ajoute le lieu et la date. Jeanga on ne sait pas. Un minimum de liberté dans le choix d'un nom de plume. Un piège pour les RG et tous ceux-là qui frappent à la machine des procès verbeux pour circonscrire l'identité. Jeanga. Clair sur son état. Au point sur les jeux de langage. Sa recette du Rat volant aux lentilles sauvages est une petite pépite comme un scrupule dans la chaussure du Nouveau Roman, l'aventure de l'écriture, un Hydropathe à plus d'un siècle de retard. Sans commentaire.

rat volant aux lentilles sauvages

un pigeon  
et 500 g de petits pois  
et tout mijoter  
ça vous fait le titre

Ce qu'il me racontera plus tard après le couscous est un récit de cœur brisé, un de plus. L'humain, ses passions, l'individu dans les macro-structures. Une fois il a fait le con, il a trouvé son baluchon sur le palier devant la porte fermée, soit, il assume. La fois d'après, il voulait un enfant, ça se passait bien, à deux ils voulaient un gosse et puis non, sa nana prenait de la Dépakine, la Dépakine ça fait des monstres, elle lui a dit qu'il était jeune, qu'il aille faire ça ailleurs. Ce sont des cœurs brisés avec responsabilité de l'État condamné pour la première fois il y a un mois par le tribunal administratif de Montreuil pour son rôle dans ce genre d'affaire. Un scandale de plus. Un scandale éros-sanitaire. Jeanga. Tranquille, doux, éduqué aux valeurs, vivotant comme il peut, prenant soin de ses vieux, accusé par ses demies-sœurs, pariant qu'il remontera la pente, un jour ou l'autre, il se connaît. En toi-même tu pries. En toi tu l'imprimes. Tu penses à Rouillan qui, pendant ses longues années de prison à l'isolement, s'est astreint à respecter une

discipline plus dure que celles de sa détention. Pas assez de sommeil, se lever plus tôt. Pas assez à manger, en laisser dans l'assiette. Tu penses aux grosses pattes de velours mou de Rodolphe l'éléphant fictif dans *Les racines du ciel*, qui continue éternellement à gambader dans des espaces débarbelés, mais quoi. La volonté bataille avec le cœur. Jeanga, muscle ton chagrin et prends une chaise, il y a bien assez de couscous. Enfin s'il te plaît.

Parce que rabelaisien, le couscous de Saïd, pas plus pas moins. La comédie des sentiments à la table de la cité, trois pièces montées avec semoule, viandes et légumes dans d'énormes plats ronds, les merguez en voiles éclatées sur des piques à brochettes, ramequins de sauce sucrée aux raisins, Saïd qui en remet une louche à chaque écuelle vide. Christian parle vignobles avec un portugais, Alex sert avec le sourire, Rolande côtoie José, peintre d'ici depuis longtemps, qui s'est vite associé aux remous vagabonds et que Rolande avait formulé le vœu de rencontrer un jour, ainsi fut-il. Futiles ! C'est l'Épicerie gourmande de Coulounieix-Chamiers, Bonjour ça va merci, forfait rengaine illimitée. C'est un monde qu'essoufflent des soucis, que le vent gesticule, qui fait craquer les voix, qui démange au fond de la gorge et qu'inonde l'ivresse, qui n'attend rien, qui nous secoue le crâne et qu'on traverse encore. C'est le genre de moments qu'on voudrait bien louer sans avoir à lutter, qui fourmille longtemps dans l'humus de nos humeurs et qui détend nos phalanges. Merci donc et encore, merci Jean-Léon, merci Marc, merci pour la musique et les traits de crayon, merci Aytan pour le thé et le gâteau crémeux au premier matin de mon arrivée dans la cité citée, merci Saïd pour la bienveillance, merci Chabat pour les rires, Yannick et l'albanais pour la confiance, Benji pour tes intuitions, merci les martinets pour la légèreté, merci le macadam pour tout ce qui peut grâce à toi s'inventer. Et encore.